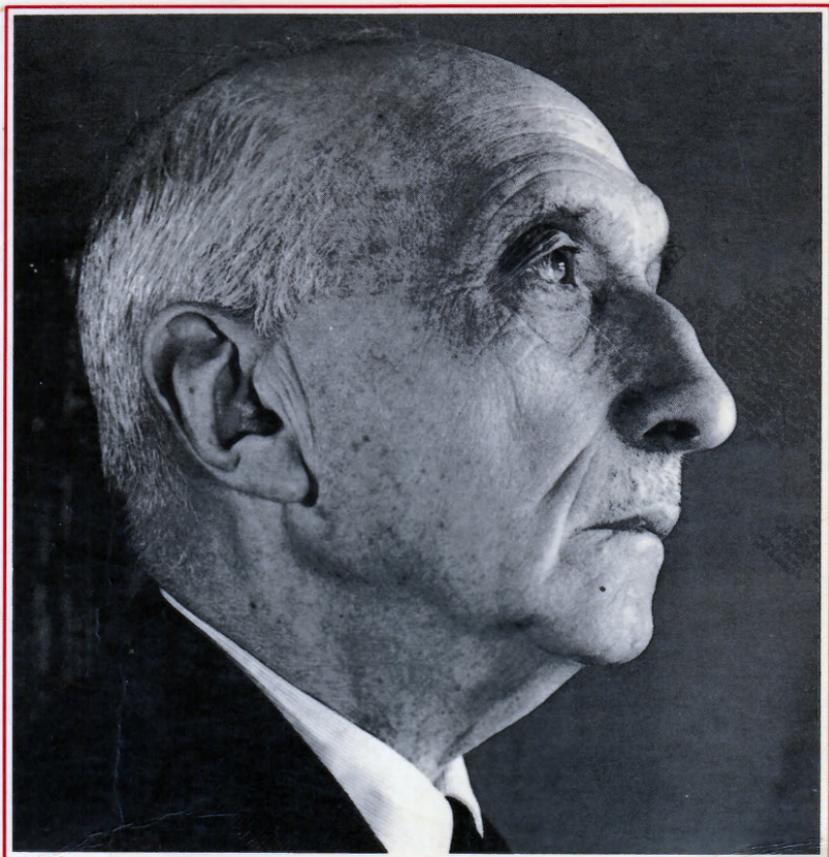


MAURIAC

Mémoires intérieurs
Nouveaux Mémoires intérieurs



I

Raconter sa vie. — La famille nous condamne au silence. — Notre reflet dans les livres que nous avons lus. — Les poètes de sept ans. — L'odeur de l'asphalte. — Le bonheur des vacances. — « Cette attente folle et vague ».

RACONTER sa vie, c'est une idée que des amis ont pour nous quelquefois : « Pourquoi ne racontez-vous pas votre vie ? » Oui, pourquoi ? Par humilité ? Non, l'orgueil suffirait bien à nous en détourner. D'ailleurs que raconterions-nous, si nous ne fûmes que peu mêlés aux événements et si nous n'en avons rien vu de près ? Mais il s'agit bien de cela pour nos conseillers ! Ils exigent de nous l'histoire d'un écrivain qui, par inclination et par métier, durant une grande part de son existence, fut plus attentif à lui-même qu'à la confuse mêlée politique. Sans doute songent-ils que les guerres ne manqueront jamais de généraux et de politiciens pour démontrer en plusieurs tomes que ce sont d'autres qu'eux qui les ont perdues. En revanche, le secret combat d'une destinée particulière, ce que l'auteur de *l'Imitation* appelle « les divers mouvements de la nature et de la grâce », voilà, disent-ils, un récit digne d'occuper les loisirs de mon déclin.

Je ne me laisserai pas tenter. Se connaître et se décrire, comme Benjamin Constant ou Stendhal se sont connus et décrits, ce n'est plus ce qui aujourd'hui nous est demandé.

Ce n'est plus à ce voyage autour de nous-même que nous sommes conviés. L'exigence qu'on nous manifeste est d'un autre ordre, même si on ne la formule pas. Depuis un demi-siècle, Freud, quoi que nous pensions de lui, nous oblige à tout voir, et d'abord nous-même, à travers des lunettes que nous ne quittons plus. Dès le lendemain de l'autre guerre, son empire s'est imposé à tous. Je vois encore le trottoir luisant, à un angle de l'avenue Victor-Hugo, où Drieu me confia — mais peut-être était-ce Crevel ? — qu'il allait écrire un livre intitulé *Histoire de mon corps*. Et il se peut après tout que l'un d'eux l'ait écrit. (Je songe tout à coup que leurs pauvres corps ont eu la même fin et qu'ils furent retrouvés tous deux glacés au fond d'une baignoire.)

Elle eût été aussi, cette histoire de leur corps, celle de leurs passions, de leurs pensées et de leurs songes ; car il n'est plus question pour personne désormais de découper son destin selon les pointillés imposés par nos manuels de philosophie : intelligence, sensibilité, volonté. L'auteur d'une autobiographie est condamné au tout ou rien. Ne dis rien si tu ne dois pas tout dire : ton monologue doit être l'expression d'un magma.

★★

Je ne dirai donc rien. Et d'abord parce que, si nous étions assez fou pour l'entreprendre, cette folie ne nous concernerait pas seul. A la source de nous-même, il n'y a pas nous-même, mais le fourmillement d'une race. Notre enfance nous apparaît comme une nébuleuse dont une mère est le noyau tendre et rayonnant. Notre histoire personnelle, dès son premier chapitre, attenterait au miséricordieux oubli que goûte justement dans la mort toute créature qui a vécu avec décence et dévotion, comme l'ont fait celles dont je suis issu.

C'est déjà trop de ce qu'il est passé des morts malgré nous dans les fictions que nous avons inventées. Je m'irri-

tais quand j'étais jeune de ce mur dressé par la bourgeoisie d'autrefois contre tous les regards et, chez certains, de ces eaux troublées exprès pour dissimuler ce qui ne devait pas être connu. Je mesure mieux aujourd'hui, lorsque j'essaye d'imaginer ce que devrait être l'histoire de ma vie racontée par moi-même, quel risque permanent d'attentat constitue le monstre de lettres, qui tire sa substance d'une classe et d'une lignée.

L'enfance est le tout d'une vie, puisqu'elle nous en donne la clef. Mais ce petit être que j'interroge, même à l'âge de raison, il n'est pas tout à fait né encore, il demeure comme lové dans les entrailles d'une famille adorée. Il est l'aboutissement de tous ces destins obscurs auxquels il reste mêlé et qui vont s'accomplir en lui ; chacun de ces destins, si nous entreprenions d'écrire notre vie, devrait être détaché, étudié à part, et non point du dehors comme font la plupart des mémorialistes qui décrivent les tics, esquissent des personnages pittoresques. C'est se dérober devant ce qu'exigerait l'autobiographie : la désarticulation de ces écorchés humbles et tragiques dont chacun peut-être propose une réponse à l'énigme posée par l'écrivain sorti d'eux.

Dormez en paix. Je ne parlerai pas de moi, pour ne pas me condamner à parler de vous. Oh ! Je le sais bien : mon silence ne vous sauvera peut-être pas et, même lorsque je vous aurai rejoints, je continuerai d'être pour vous redoutable, selon que je serai accueilli ou rejeté par l'oubli qui vous recouvre. Si je flotte encore un peu de temps à la surface, si des chercheurs tournent autour de ces inédits, de ces correspondances, de tout ce qui surnage à l'endroit où nous avons été engloutis (ce qui s'appelle survivre), alors ce qui m'atteindra vous atteindra vous aussi.

★★

Je demeurerai cette part de vous-mêmes toujours exposée au monde. Une œuvre, tant qu'elle survit, c'est

une blessure ouverte par, où toute une race continue de saigner.

Refuser d'écrire sa vie, ce n'est pourtant pas se résoudre à n'en rien laisser connaître. Si nous renonçons à une approche directe de l'être que nous fûmes, il nous reste d'en rechercher le reflet dans les livres qu'il a aimés. Nous avons été modifiés par nos lectures, mais nous avons aussi imposé notre empreinte à celles qui ont beaucoup compté pour nous, au point qu'en parler, c'est nous livrer. Je pourchasse de livre en livre, dans les études que j'écris, l'ombre de ce que je fus, depuis les récits de l'enfance qui les premiers m'ont atteint, touché, transformé.

Voilà peut-être la justification des recherches que je mène un peu au hasard : non une pensée critique, mais ce qui reste de ma propre histoire dans cette littérature qui m'a soutenu et consolé depuis que je suis né à la vie consciente — comme si chacune de ces sources avait gardé le reflet du visage enfantin, puis de la jeune figure tourmentée, puis du masque imposé par la vie qui se sont penchés sur elles tour à tour.

Ni la mort ni le soleil ne se peuvent regarder en face — ni nous-même. Du moins pouvons-nous confronter les reflets de ce que nous fûmes, qui tremblent encore dans nos vieilles lectures, et l'être que nous sommes devenu. Oui, voilà bien le fil conducteur de ce voyage à travers mes premiers enchantements.

Mais ce n'est qu'à partir du moment où nous avons commencé à nous chercher dans les livres, la première adolescence, que les proses et les poèmes ont gardé comme une empreinte de celui qui, il y a un demi-siècle, les lisait avec tant d'amour. La trace y subsiste de ce que nous y rajoutions pour les rendre conformes au désir de cet âge et à notre songe d'alors. Ainsi ces œuvres épousent-elles notre plus secrète histoire, et parler d'elles, c'est parler indirectement de nous — enfin du nous que nous fûmes, que nous nous souvenons d'avoir été.

Et pourtant ces commentaires que je fais souvent ici ne

seront pas étrangers à la critique. La part du critique, c'est de dégager ce qui subsiste de l'œuvre, notre jeune enchantement enfin dissipé ; et ce reste, nous le jugeons face à la vie, non plus rêvée et imaginée comme à vingt ans, mais telle que nous savons qu'elle est maintenant, nous qui avons fini d'en prendre l'exacte et horrible mesure.

Tout ce qui en littérature relève du romantisme s'est fait, dès l'adolescence, notre complice, et le demeure aussi longtemps qu'un peu de jeunesse gronde en nous. Puis, à mesure que l'orage s'éloigne dans la forêt dépouillée et qui ne reverdira plus, alors ces proses et ces poèmes se dépouillent eux aussi d'un infini dont nous les avons chargés et qui venait de nous. Mais ils en gardent les traces. Nous y retrouvons partout les signes lisibles pour nous seul de cette vie que je disais inracontable. Ainsi d'indicibles mémoires se composent, presque à mon insu, avec ces commentaires que j'écris dans la marge de mes lectures d'autrefois.

★★

Notre enfance que nous regardons luire vaguement si loin derrière nous — et tout ce qui nous en sépare appartient déjà à la nuit — cette nébuleuse de l'enfance, je la vois s'ordonner autour d'un point plus brillant, pareil à ces étoiles avivées de l'hiver : Noël, le temps enchanté... mais l'enchanteur, c'était ce petit garçon : de lui seul, il tirait son pouvoir d'enchantement. Si le génie est de sécréter son propre univers, le poète de sept ans auquel je songe, quel génie il avait !

Des prétextes à son bonheur démesuré, je n'en trouve guère. La messe de minuit lui était interdite. Un enfant ne veille pas : telle était la loi inflexible. Le soulier dans la cheminée, quelques bougies roses et bleues autour d'une médiocre crèche, le soir du 24 décembre, chez ma grand-mère, et qui brûlaient, le temps de chanter : « Venez divin Messie... », il n'en fallait pas plus pour que jaillisse une

source de bonheur et de tendresse qui s'épandait sur toutes les créatures vivantes, hommes et bêtes, et sur les choses de mon humble vie. A l'heure où l'enfant tombe comme une pierre au fond du sommeil, le grondement soudain du bourdon de la cathédrale toute proche emplissait la chambre d'une voix sainte et terrible.

Mais non : si dévot que fût l'enfant, ce bonheur débordait le mystère de Noël et le traversait sans s'y mêler. La source au-dedans de moi avait commencé de sourdre bien avant que le bourdon eût bouleversé la nuit. Elle n'avait eu besoin ni de cloches ni de cantiques pour s'épandre hors de moi. Depuis bien des jours je dressais seul, en secret, le décor de ce monde enchanté.

Il m'avait suffi, au retour de l'école, du reflet sur le trottoir de ces boutiques du cours Victor Hugo (qui, pour ma famille, s'appelaient encore le cours des Fossés). Qu'elles feraient pitié aux écoliers d'aujourd'hui, à ceux de Paris surtout, ces devantures où luisaient des jouets de petits pauvres, des sucreries suspectes. Je courais comme un fou, laissant loin derrière moi Octavie, qui était venue me chercher. J'écrasais mon nez contre la vitre qui me séparait de ces merveilles. Non qu'elles me fissent vraiment envie. J'adorais en elle un signe. Quel signe ?

Qu'était-ce donc ? Il y avait cette odeur de l'asphalte mouillé. Je ne retrouve rien d'autre en moi que cette odeur qui accompagnait ma joie, mais qui n'en pouvait être la cause. Il n'existait pas de cause. Les poètes de sept ans (c'est un titre de Rimbaud) détiennent un pouvoir de transfiguration qui fait bon marché des apparences. Le réel leur en fournit toujours assez pour susciter ce monde secret où ils se meuvent seuls.

Aujourd'hui, je fais semblant de ne pas voir, de ne pas entendre ce petit-fils qui joue près de moi. Je m'interdis de pénétrer par effraction dans le songe où il marche tout

éveillé, mais sans me voir. Il cache des trésors, et le bouton de nacre qu'il ramasse concentre pour lui seul tous les feux d'une aurore. Il ne sait pas que cette aurore errera toute sa vie au bas de son ciel, et que, vieillard, il la verra resplendir encore, lorsqu'il tournera la tête une dernière fois.

Cette nébuleuse de l'enfance a beau porter en suspens tous les chagrins d'un écolier chétif, toutes ses terreurs, toutes les larmes répandues en secret, et Dieu sait que je n'en fus pas avare ! elle n'en recèle pas moins le mystère d'une joie si aiguë, si pénétrante qu'à travers l'épaisseur des années sa pointe m'atteint encore — une joie dont Noël n'était que le prétexte. L'hiver humide et doux de Bordeaux l'enveloppait de ce brouillard d'avant que le monde fût empuanti par le pétrole : c'était l'haleine même de la chaste nuit et du fleuve sombre, à l'instant et au lieu où il est près d'embrasser l'océan et de s'anéantir dans ses abîmes, avec tout ce qu'il a reflété de coteaux, de maisons et de visages.

Ce vers me revient d'un poète de ma jeunesse, je crois que c'était Henry Bataille :

Mon enfance, adieu mon enfance ! Je vais vivre !

Il ne savait pas que cette enfance, à laquelle il disait adieu, nous accompagne jusqu'à la fin, jusqu'au jour, jusqu'au soir où nous lui dirons : « Adieu, mon enfance, je vais mourir. » Mais même alors il n'y aura pas encore d'adieu. La joie folle qui me faisait courir — et puis, le front contre une vitrine éclairée chichement, je reprenais haleine — elle sera là au bord des ténèbres, je la retrouverai, je monterai dans la barque en serrant dans mes bras un poète de sept ans.

Nous partirons ensemble pour retrouver la source. Nous l'atteindrons par-delà les pauvres devantures, l'odeur du trottoir mouillé, l'estuaire immense, par-delà l'océan qui ronge les dunes. Nous remonterons jusqu'à la cause de

notre joie. Eternelle enfance de Dieu ! Et je saurai alors pourquoi, il y a soixante ans, dans le brouillard de ce vieux quartier, je courais à perdre le souffle, je bondissais comme un chevreau.

★ ★

Le bonheur... Quand, au déclin, nous voulons le suivre à la piste depuis notre enfance, relever ses traces, nous fixons notre pensée sur telles réussites dont nous nous souvenons d'avoir été enivrés, sur telles rencontres. Mais rien ne réchauffe plus en nous ces souvenirs glacés. Je me rappelle avoir été heureux. Je suppose que je dus l'être dans des circonstances données. Pourtant la sensation du bonheur est beaucoup moins liée pour moi à des faits qu'à des atmosphères, à celle surtout d'une certaine saison qui n'était pas encore les grandes vacances mais leur approche.

Dieu sait si, à un âge que l'on dit heureux, il n'était rien qui ressemblât moins au bonheur que mon angoisse sourde, que cette nappe souterraine affleurant mes journées d'écolier. Et pourtant dès que la distribution solennelle des prix se découvrait tout à coup sur l'horizon, au dernier tournant de l'année scolaire, quel était ce bonheur qui dépassait infiniment le plaisir d'être délivré du collège ?

Je n'ai pas besoin, pour qu'il me pénètre, de tremper dans une tasse de thé la petite madeleine de Proust. Je le retrouve au-dedans de moi, sans l'intermédiaire d'aucune saveur, d'aucune odeur. Ce juillet fauve brûle toujours, confondu avec la terreur des compositions de fin d'année et de l'examen qui déciderait du passage dans une classe supérieure ; et je contemple, à travers la barrière de la cour, l'échafaudage léger que des ouvriers qui sifflent dressent sous les arbres, pour la distribution des prix.

La vue de ces planches blondes comme des miches de pain, leur odeur de copeau frais me livraient à un enchantement qui était déjà le bonheur. L'avant-dernier jour, on

apportait des toiles rayées de pourpre, des crépines d'or qui avaient abrité d'autres fêtes oubliées. Sur l'herbe épaisse où des mains négligentes les avaient jetées, luisait ce trésor qui allait m'ouvrir un paradis inconnu.

Je feignais d'oublier que, dès la première semaine, une angoisse propre aux vacances me posséderait : à peine entamées, elles s'effriteraient d'heure en heure. La peau de chagrin, j'en ai vécu le mythe alors que je ne connaissais même pas le nom de Balzac. Les vacances rétrécissaient sous mon regard. Les jours du bonheur étaient comptés. Ils ne ressemblaient d'ailleurs pas à ce que j'avais imaginé lorsque à travers la barrière de la cour je voyais s'échafauder l'estrade où, dans une matinée triomphante, sous l'œil attendri des chers parents et de Mgr Toureau, vicaire général, les bras chargés de livres dorés et illisibles, les cheveux ceints d'une couronne de papier vert, nous écouterions un petit orchestre jouer en notre honneur l'ouverture de *Si j'étais roi* et du *Voyage en Chine*.

Seules les deux ou trois journées qui suivaient les prix ne me décevaient pas. Je déversais sur elles la joie que j'avais d'avance accumulée. Mais cette joie ne naissait pas de ces journées qui portaient en elles le germe d'une destruction inéluctable. A l'angoisse du collège se substituait une autre qu'enfantaient les heures vides et brûlantes. Je n'en avais rien reçu encore et déjà elles n'étaient plus là.

Plus l'été inclinait vers sa fin et plus se pénétrait de tristesse l'amour que j'avais voué au parc et à la lande qui le pressait de ses pins sans nombre. J'aimais plus ardemment cette terre aride et triste à mesure qu'elle commençait à prendre l'aspect qu'elle aurait, ce matin d'octobre où nous devrions nous séparer, elle et moi. C'était à mes yeux l'instant d'une beauté déchirante : premières palombes, grelots de troupeau dans la brume, vent d'ouest qui sentait la mer. Rien de tout cela n'était là encore, mais je cherchais d'avance, comme sur un visage aimé, la trace d'une première meurtrissure.

Chaque saison porte en elle la saison qui va suivre. Au plus brûlant de l'été, les oiseaux se taisent et préparent leur grand voyage. L'été était déjà blessé à mort pour l'enfant qui l'observait de tout près dans la bauge secrète qu'il s'était ménagée. Mais quoi ! ce dont débordaient ces journées, ces courses à travers la forêt, ces goûters au moulin, ces pêches aux écrevisses, ces libellules sur l'eau glacée, n'était-ce pas le bonheur ? Le bonheur...

★★

Peut-être la discipline familiale trop stricte nous eût-elle empêché de l'être jamais. Nos devoirs de vacances étaient de vrais devoirs. De dix heures à midi, de deux heures à quatre heures, je demeurais penché sur des cahiers dont la couverture bleue et rouge représentait la prise de Tananarive par le général Duchesne. Les cigales grinçaient derrière les volets, mais une fleur de lis y était dessinée par où le soleil féroce dardait « un long rayon poudreux plein d'innombrables danses » (c'est un vers d'André Lafon). Des guêpes se cognaient aux vitres, et au plafond des mouches énormes. Cet immense bourdonnement des étés de mon enfance, je ne l'entends plus qu'au-dedans de moi. Il me semble que les étés ne bourdonnent plus et que les grillons se taisent quand je passe pour ne pas me faire penser au jeune homme d'autrefois.

★★

Non, ce n'était pas le bonheur. Il y a dans les enfances préservées une place vide, très apparente, une place gardée pour ce visiteur dont l'enfant connaissait bien le nom, car il était question d'amour dans les romans de Zénaïde Fleuriot que sa mère avait choisis pour lui à l'Œuvre des bons livres. Mais qu'était donc cet amour ? J'entends parler souvent des amours enfantines. Beaucoup de camarades m'ont dit qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir

jamais été purs. Mais pour ceux de ma race, gardés comme s'ils eussent été appelés à vivre au milieu des anges, rien n'annonçait le visiteur inconnu. La chair et le sang étaient enchaînés par quelque sortilège céleste. Aucun orage ne rôdait. Il n'y avait que ce nom : amour, que ces allusions à ce qu'il ne fallait même pas nommer, et rien que d'y arrêter sa pensée était déjà le mal.

Et pourtant, après soixante années écoulées, c'est bien cette attente folle et vague qui pour moi ressemble le plus à ce que recouvre « bonheur », le mot magique, peut-être parce qu'aucun accomplissement n'y imposait sa limite et que l'attente seule est un pays sans frontière.

C'est ainsi qu'un cœur se trouve prédisposé à Dieu. Non que les meilleurs chrétiens soient fournis par l'espèce d'enfants que je décris ici, pour qui la vie religieuse est d'abord un état de sensibilité. Si j'avais à traiter de la vocation sacerdotale, j'aurais à ce propos beaucoup à dire et mettrais en garde contre les vocations précoces. Toutes les vocations devraient être tardives.

Mais que vais-je chercher là ! S'il exista jamais des enfants comme celui que je fais surgir d'un gouffre d'années, la race en doit être bien perdue. Il fallait, pour produire ces garçons trop sensibles, des conditions très singulières qui ne se trouvent plus réunies aujourd'hui. Il n'existe guère plus, j'imagine, d'enfances préservées. Une espèce d'insurrection obscène de refrains et d'images pénètre partout désormais, viole les foyers les plus austères et hurle sans fin aux oreilles des enfants ce que les hommes entendent par bonheur. Mais, qui sait ? Telle est la bassesse de ce déferlement qu'il suscitera peut-être une autre génération de garçons aussi avides, aussi déçus que celui qui, il y a soixante ans, appuyé à la barrière de la cour, regardait les ouvriers siffleurs échauffer l'estrade d'où il imaginait qu'il allait prendre son vol vers un bonheur immense et vague, qui n'avait pas encore de nom.